



HAL
open science

Partages de chaque jour : rapports sociaux de sexe et écritures du quotidien

Marie-Jeanne Zenetti

► **To cite this version:**

Marie-Jeanne Zenetti. Partages de chaque jour : rapports sociaux de sexe et écritures du quotidien. Presses Universitaires de Rennes. Écrire le quotidien aujourd'hui, 2024, 9782753596382. hal-04870286

HAL Id: hal-04870286

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-04870286v1>

Submitted on 7 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Partages de chaque jour : rapports sociaux de sexe et écritures du quotidien

ZENETTI Marie-Jeanne
Université Lumière Lyon 2

Mars 2020 : alors que la crise sanitaire déferle sur une partie de la planète, les écrans et les ondes deviennent les principales fenêtres où prendre le pouls du monde. Une pulsation qui se décline en chiffres et en courbes, mais aussi en mots, dans les discours publics autant que dans des récits d'expériences singulières et semblables. Sur internet, les écritures du quotidien accèdent à une visibilité paradoxale et se voient attribuer un nom nouveau. Écrire le quotidien, pour les semaines à venir, ce sera tenir un « journal de confinement ». L'expression recouvre d'abord une pratique d'amateurs, encouragée par certains thérapeutes comme méthode destinée à canaliser l'anxiété. Mais elle est aussi adoptée par des auteurs professionnels, sollicités par de grands médias pour qu'ils publient la chronique de leur vie bouleversée. Le 18 mars, la romancière Leïla Slimani inaugure dans *Le Monde* le premier article du journal qu'elle prévoit de tenir jusqu'à la fin des mesures de restriction des déplacements, et dont la publication se ne poursuivra finalement que jusqu'au 3 avril¹. Marie Darrieussecq fait paraître dans *Le Point* un « journal d'une confinée » qui ne comptera que quatre entrées, datées du 15 au 18 mars². Dans la presse et sur les réseaux sociaux, les commentaires acerbes ou ironiques se multiplient. Ils accusent d'indécence les deux écrivaines, confinées « à la campagne » dans des conditions matérielles jugées confortables. D'autres publications se font l'écho de ces critiques sur un mode satirique : un « Journal de confinement » parodique de Pierre Jourde³ ou un faux journal de Christophe Bourdon attribué à « la grande auteure Pepette Andrieu »⁴. En effet, le genre des autrices semble jouer sur la réception de ces textes⁵. Là où Marie Darrieussecq et Leïla Slimani se voient qualifiées de « Marie-Antoinette » des lettres et accusées de « romantiser le confinement », ni l'académicien Marc Lambron⁶ ni le dramaturge et directeur de théâtre Wajdi Mouawad⁷ ne font l'objet d'attaques aussi virulentes.

Un tel phénomène, pour limité qu'il soit dans le temps et dans l'espace, interroge l'ambition littéraire consistant à décrire ce qui échappe aux regards, ce « reste » de l'expérience que l'on nomme « quotidien », et les outils avec lesquels nous pouvons nous en emparer. Les écritures du quotidien semblent écartelées entre deux pôles. Le premier correspond aux écritures ordinaires, aux formes mineures ou longtemps minorées, vouées à la consignation des activités courantes, à la relation scripturaire à soi-même (journaux, carnets) ou à autrui (correspondances). Une valeur littéraire très variable est attribuée à ces écrits, considérés comme des formes historiquement privilégiées de l'écriture des femmes et qui ont fait l'objet d'important travaux chez les historiens⁸, documentant les histoires de la vie quotidienne. Du côté des études littéraires, ces corpus ont servi notamment à interroger le genre (féminin) associé à certains genres (littéraires) et son rôle dans la fabrique de la valeur littéraire⁹. Le second pôle des écritures du quotidien correspond à une tradition philosophique et artistique vouée à l'observation, à la description et à la théorisation d'un quotidien érigé en concept. Ces écrits s'accompagnent de discours de légitimation qui les associent à un projet esthétique et critique de dévoilement, dont Michael Sheringham a entrepris de faire la généalogie¹⁰. La

¹ Leïla Slimani, « Journal de confinement », *Le Monde*, 18 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.lemonde.fr/signataires/leila-slimani/>.

² Marie Darrieussecq, « Journal d'une confinée », *Le Point*, le 19 mars 2020, [en ligne], url : https://www.lepoint.fr/culture/marie-darrieussecq-nous-planquons-au-garage-notre-voiture-immatriculee-a-paris-19-03-2020-2367952_3.php.

³ Pierre Jourde, « Mon journal de confinement », *Bibliobs*, 30 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.nouvelobs.com/les-chroniques-de-pierre-jourde/20200330.OBS26803/mon-journal-de-confinement-par-pierre-jourde.html>.

⁴ Christophe Bourdon, « Mon journal de confinement à moi », sur le site Culture de la RTBF, 20 mars 2020, [en ligne], url : https://www.rtbf.be/culture/dossier/christophe-bourdon/detail_mon-journal-du-confinement-a-moi-christophe-bourdon?id=10463334.

⁵ Hélène Pierson, « Slimani -Mouawad : le sexisme déconfiné », *Zone critique*, 25 mars 2020, [en ligne], url : <https://zone-critique.com/2020/03/25/slimani-mouawad-sexisme-deconfiné/>.

⁶ Marc Lambron, « La condition du confiné », *Le Journal du dimanche*, 22 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.lejdd.fr/Societe/la-condition-du-confine-le-journal-de-lacademicien-marc-lambron-3957053>.

⁷ Wajdi Mouawad, « Journal de confinement », 16 mars-20 avril, [en ligne au format audio sur la plateforme SoundCloud et sur le site du Théâtre de la Colline], url : <https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad>.

⁸ Voir notamment : Isabelle Lacoue-Labarthe et Sylvie Mouyset (dir.), « Ecrire au quotidien », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°35, 2012 ; Roger Chartier (dir.), *Les Pratiques de l'écriture ordinaire dans les sociétés de l'Ancien Régime*, Lyon, GRS, 1996 ; Daniel Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993 ; Bernard Lahire, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993 ; Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Un journal à soi, histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.

⁹ Christine Planté, « Un roman épistolaire féminin ? Pour une critique de l'imaginaire générique (Constance de Salm, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*) », dans Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (dir.), *La Tradition des romans de femmes XVIII-XIX^e siècles*, Champion, 2012, p. 275-296.

¹⁰ Michael Sheringham, *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes*. Presses Universitaires de France, « Lignes d'art », 2013. *Everyday Life: Theories and Practices from Surrealism to the Present*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

bibliographie qu'il mobilise, organisée autour de grands auteurs (Henri Lefebvre, Roland Barthes, Michel de Certeau, Georges Perec), est complétée par un vaste corpus secondaire, qui compte un nombre relativement restreint d'autrices (dont Annie Ernaux et Sophie Calle). La tension entre ces deux pôles pose la question du « genre des genres¹¹ » des écritures du quotidien et de l'intérêt qu'il y a à penser la notion de quotidien en termes de rapports sociaux de sexe. Dans les études littéraires, écrire le quotidien est souvent présenté comme une pratique destinée à révéler les angles morts de la vie ordinaire. J'aimerais dans cet article envisager les rapports sociaux de sexe en tant qu'ils constituent un de ces angles morts. Je reviendrai pour cela dans un premier temps sur l'attention aux activités quotidiennes portée par les épistémologies et la critique féministes. Une deuxième partie développera les perspectives offertes par les études sur le genre pour lire les écritures du quotidien, et plus particulièrement les littératures dites « de terrain¹² ». La troisième partie, enfin, s'attachera à définir et à rassembler, sous le nom de « récits situés », des projets littéraires soucieux d'intégrer une réflexion sur la position de celui ou de celle qui les énonce, et sur les inévitables déformations de perspective que cette position génère.

CRITIQUE FÉMINISTE ET APPROCHES MATÉRIALISTES DU QUOTIDIEN

La pensée du quotidien, telle qu'elle s'élabore à la croisée des discours scientifiques, philosophiques et littéraires, nourrit et traverse les discours critiques sur les littératures dites « du réel¹³ ». Rendre compte d'aspects délaissés du monde social, de l'existence des « invisibles » ou des « sans-voix », mais aussi d'expériences souvent impensées de la vie ordinaire constituerait ainsi, selon une rhétorique revue et corrigée du dévoilement littéraire, une possible valeur ajoutée de la littérature et l'ambition d'une nouvelle forme de réalisme. Il s'agit de légitimer le discours littéraire en tant qu'il constituerait une investigation singulière du réel, et l'écrivain en tant que producteur d'un savoir parallèle.

Ce projet esthétique et politique fait écho aux travaux de philosophes pour qui évacuer la question de la vie quotidienne et des conditions concrètes d'existence des individus revient à masquer certaines formes d'exploitation. La philosophe américaine Nancy Hartsock formule ainsi en 1983 les bases de ce qu'on a depuis désigné comme les théories féministes du positionnement¹⁴. Elle s'appuie sur la théorie marxiste pour défendre l'idée que certains aspects du monde social peuvent devenir visibles et être pensés depuis la vie matérielle des femmes (en tant que groupe subordonné dans des sociétés marquées par les clivages hiérarchiques de race, sexe et classe). Il s'agit de prendre en compte la variété des expériences quotidiennes, notamment celle d'individus appartenant à des groupes sociaux dominés, dans le but de produire des descriptions du monde social plus complètes, plus complexes et plus justes. Selon Marx, adopter le point de vue du prolétariat en s'intéressant aux dimensions matérielles de la vie et du travail des travailleurs permet d'aller au-delà de l'idéologie bourgeoise qui justifie l'appropriation de l'excédent de valeur par le capitaliste. Hartsock poursuit sa réflexion en avançant qu'adopter le point de vue des femmes, en observant leurs activités quotidiennes et les contraintes matérielles qui pèsent sur elles, permet d'aller au-delà de l'idéologie patriarcale qui, même aux yeux de Marx, dissimule sous l'illusion de la « nature » la structure de l'exploitation engagée dans le travail de reproduction.

Il peut être intéressant, surtout si l'on considère la tradition marxiste dans laquelle s'élabore la pensée d'Henri Lefebvre, de croiser les critiques issues du féminisme matérialiste et l'entreprise de théorisation du quotidien, dont Michael Sheringham a entrepris de faire la généalogie en insistant sur les apports décisifs que constituent les travaux d'Henri Lefebvre et de Michel de Certeau. Il faut rappeler que la période qui s'étend entre les dates de parution de ces deux livres, jalons de la théorisation française de la notion de quotidien (1947 pour *Critique de la vie quotidienne*, 1980 pour *L'Invention du quotidien*) est aussi marquée par un ensemble de mouvements et de publications qui entendent lutter contre les inégalités dont les femmes sont victimes en s'intéressant notamment aux domaines de la sphère privée et de la vie quotidienne. Le droit de vote en France est accordé aux femmes en 1944, *Le Deuxième sexe* date de 1949, et le texte de Lefebvre paraît juste entre les deux. A l'autre extrémité de cette période de théorisation du quotidien, la décennie 1980, que

¹¹ L'expression renvoie aux travaux de Christine Planté, « Le genre des genres: la romance aux XVIIe et XIXe siècles », dans Mélody Jan-Ré (dir.), *Le genre à l'œuvre. Réceptions. 1*, L'Harmattan, 2012p. 31-56.

¹² La notion de littératures de terrain a été proposée par Dominique Viart. Voir notamment : Dominique Viart et Alison James (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, [en ligne], url : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>.

¹³ Cette expression recoupe peu ou prou celle de « non-fiction » et de « littératures factuelles ». Je leur préfère celle de « littératures documentaires », qui a le mérite de nommer une ambition (documenter le monde) et d'inscrire ces écritures du réel dans une tradition critique. Voir : Marie-Jeanne Zenetti, « Littérature contemporaine : un « tournant documentaire » ? », dans Alexandre Gefen (dir.), *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*, Amsterdam, Brill-Rodopi, 2020, p. 148-163.

¹⁴ Nancy Hartsock, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground of a Specifically Feminist Historical Materialism », dans S. Harding S. & M.B. Hintikka (dir.), *Discovering Reality. Synthese Library*, vol. 161, Springer, Dordrecht, 1983, p. 283-310.

Michael Sheringham identifie comme un moment d'essor des « littératures du quotidien », est aussi une période d'intense questionnement des modalités d'élaboration du savoir, lequel s'empare à son tour des réflexions sur l'expérience et le quotidien. On peut penser bien sûr à l'historiographie, notamment en Allemagne avec à l'*Alltagsgeschichte*¹⁵, dans son lien à l'histoire des femmes. L'attention de Michel de Certeau aux inventions transgressives que recouvrent les activités quotidiennes et à la créativité propre aux arts de faire n'est pas sans lien avec la constitution de l'espace et des activités domestiques, traditionnellement liées aux femmes, en objets politiques. Comme les discours de théorisation du quotidien, un slogan aussi célèbre que « le personnel est politique » participe d'une dynamique plus globale consistant à tenter de rendre visibles et pensables des phénomènes longtemps jugés indignes de figurer dans les discours à forte valeur symbolique ajoutée, qu'ils soient politiques, philosophiques, scientifiques ou littéraires.

Cette rapide mise en perspective historique invite à reconsidérer les discours théoriques sur le quotidien et les productions littéraires qui s'en ressaisissent depuis une critique féministe qui a placé l'expérience quotidienne au cœur de son entreprise politique et de sa critique des discours scientifiques. Dans son introduction à la réédition de 1990 de *L'Invention du quotidien*, Luce Giard revient sur les discussions menées au sein du trio qu'elle forme avec Michel de Certeau et Pierre Mayol, à la fin des années 1970 :

Je fis remarquer que les femmes étaient étrangement absentes de cette musique concrète, je protestai, j'argumentai (c'était le temps de la prise de conscience féministe), je fis si bien qu'il fut décidé de remédier à cette grave lacune, toutes affaires cessantes. Je fus chargée de définir rapidement un objet, un terrain, une méthode, car on était déjà au printemps 1976, le temps pressait, la DGRST demandait des résultats. Après méditation et discussion diverses, je choisis la cuisine pour sa nécessité première, sa capacité à traverser tous les clivages et sa relation intrinsèque à l'*occasion* et la *circonstance*, deux notions devenues centrales dans notre compréhension des pratiquants. Pour connaître dans leurs détails cachés, les gestes de chaque jour, on songea à recueillir, auprès de femmes d'âge et de situations variés, des entretiens longs bâtis sur un schéma assez souple pour permettre des comparaisons sans qu'il y ait de réponses stéréotypées. On souhaitait voir la confiance s'instaurer dans le dialogue pour que monte aux lèvres des souvenirs, des craintes, des réticences, tout un non-dit des tours de main, des décisions et des sentiments qui président en silence à l'accomplissement des pratiques quotidiennes. Cette manière de « rendre la parole » aux gens ordinaires correspondait à l'une des intentions principales de la recherche, mais elle réclamait dans le recueil des entretiens une attention jamais directive et une capacité d'empathie peu commune¹⁶.

Dans le second volume de *L'Invention du quotidien*, elle élabore ainsi une sociohistoire des arts de faire autour de la cuisine, sur la base d'entretiens menés avec des femmes¹⁷. Un tel protocole, fondé sur l'écoute et la collecte de récits d'expérience, n'est pas sans rappeler le fonctionnement des groupes de parole féministes. Il évoque aussi tout un ensemble de formes littéraires rassemblant des propos rapportés¹⁸, qui prolongent les pratiques militantes et empruntent également au modèle journalistique. Même si de tels gestes d'écriture ne sont pas exclusivement le fait de femmes, les autrices, de Nicole Malinconi à Svetlana Alexiévitch ou Jane Sautière, sont nombreuses à publier des montages de paroles recueillies et transcrites. Ces pratiques artistiques nécessitent le déploiement des mêmes qualités d'écoute, « d'attention » et « d'empathie » que le projet scientifique analysé par Luce Giard. Ces qualités généralement identifiées comme « féminines » se sont vues valorisées par certains discours féministes en tant qu'elles favoriseraient l'émergence de paroles dépréciées et l'élaboration de modes alternatifs de compréhension du monde social.

HOMMES ET FEMMES DE TERRAIN : LE GENRE COMME OUTIL D'ANALYSE DES ÉCRITURES DU QUOTIDIEN

Il peut dès lors s'avérer éclairant d'interroger les écritures du quotidien depuis les études sur le genre. Souvent, dans les discours contemporains sur la littérature, l'ambition réaliste s'illustre par le choix d'observer des pans occultés du réel et de rompre avec un imaginaire autotélique de l'écriture. Ce projet trouve son accomplissement dans une figure de l'auteur contemporain aux prises avec un « terrain », armé de ses cartes IGN et de son appareil photo, délaissant les quatre murs de sa bibliothèque pour se frotter aux aspérités du monde social, en explorer les zones d'ombres, pour prêter l'oreille aux murmures et aux cris oubliés du dehors. On peut étudier les manifestations de cet imaginaire littéraire en s'intéressant conjointement, d'un côté, aux espaces ou « terrains » choisis par les auteurs et autrices, et, d'autre côté, aux

¹⁵ Carola Lipp, « Histoire sociale et Alltagsgeschichte », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 106-107, n°1, 1995, p. 53-66, Thierry Nadau, « L'Alltagsgeschichte », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1990, vol. 83, n° 1 : Masculin/féminin-1, p. 64-66.

¹⁶ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », dans Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. T.1, « Arts de faire »*, introduction à l'édition de 1990, Paris, Gallimard, 1990, p. xxii-xxiii.

¹⁷ Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, *L'Invention du quotidien T. 2, « Habiter, cuisiner »*, Gallimard, 1980.

¹⁸ Voir à ce sujet : Pauline Vachaud, *Écrire la voix des autres : la responsabilité de la forme dans la littérature contemporaine*, thèse de doctorat, sous la direction de Claude Coste, soutenue le 11 juin 2010 à l'Université Grenoble III. Maud Lecacheur, *Postures d'écrivains publics : recueillir la parole d'autrui de Georges Perec à Olivia Rosenthal*, thèse de doctorat, en cours, sous la direction de Laurent Demanze.

postures autoriales mobilisées par elles et eux au sein des textes, mais aussi en dehors, dans les discours médiatiques ou dans le cadre d'entretiens. Sans entrer dans le détail d'une telle étude, on s'aperçoit assez vite de la permanence d'un partage, que ces productions littéraires contribuent aussi parfois à subvertir et à interroger. C'est ce qu'analyse finement Mathilde Roussigné dans un article qui souligne combien « la littérature contemporaine hérit[e] de l'ordonnement genré des pratiques et des identités de terrain¹⁹ ».

Ce partage concerne d'abord les espaces investis. Aux explorations urbaines périphériques en solitaire de Jean Rolin le long du boulevard Ney ou de Philippe Vasset dans les zones blanches de la région parisienne on peut facilement opposer un ensemble d'enquêtes portant sur des lieux clos et domestiques : celle sur les logements insalubres de Joy Sorman dans *L'Inhabitable*, ou sur l'hypermarché d'Annie Ernaux dans *Regarde les lumières mon amour*, même si l'espace domestique peut faire aussi l'objet d'une minutieuse description de la part d'un écrivain comme Thomas Clerc dans *Intérieur*²⁰. Les moyens de transports, du métro au train et au RER, s'apparentent à un espace résolument plus mixte, d'Annie Ernaux à François Bon et de Jane Sautière à François Maspéro, même si l'expérience qu'en font les autrices porte fréquemment la marque du sexisme ordinaire²¹. Du côté des postures engagées, on constate d'un côté un recours parfois teinté d'auto-ironie au modèle de l'explorateur, qu'il soit alcoolisé comme chez Jean Rolin, ou qu'il joue les Fantômas comme chez Philippe Vasset, de l'autre une mobilisation massive des activités liées au *care*, qu'il s'agisse de psychologues, d'assistantes sociales comme Nicole Malinconi dans *Hôpital Silence* ou d'écouteresses comme Eléonore Mercier dans *Je suis complètement battue*²². Mathilde Roussigné donne pour exemple de cet imaginaire du « terrain comme opération de connaissance féminine » *L'Inhabitable* de Joy Sorman :

Récit de femme, peuplé d'agents de terrain féminins, le texte témoigne de pratiques dont la répartition genrée date de plusieurs siècles. L'inhabitable consiste en effet pour l'écrivaine à accompagner les agentes de la Société immobilière d'économie mixte de la Ville de Paris (Siemp) dans leur mission d'éradication de l'insalubrité : Annie, "l'infirmière de la Siemp qui s'occupe des enfants" (Inh 22), Julie, "l'assistante sociale", Sarah, chargée de mission, ainsi qu'une travailleuse chargée du relogement. "Ce sont souvent des femmes", remarque l'écrivaine. S'inscrivant non dans une procédure d'enquête judiciaire mais dans une tradition de l'intervention sociale, l'opération de terrain désigne ici un ensemble de techniques de pénétration des foyers fondées sur le soin, l'écoute, l'aide et le conseil, initialement développé par les bonnes sœurs et les femmes engagées dans les bureaux de charité – forme de régulation religieuse de la pauvreté de type privée, associative et agissant à l'échelle locale, communale²³.

Les dichotomies liées aux espaces investis (extérieur vs/intérieur, danger vs/foyer, aventure vs/quotidien) recourent ainsi une répartition entre activité et passivité, dans le cadre de récits qui mobilisent tantôt le modèle du récit de voyage (fût-il de proximité), tantôt celui de la collecte de voix.

Il ne s'agit pas simplement de classer textes et postures en fonction de caractéristiques liées au genre. De façon plus éclairante sans doute, il s'agit aussi de réfléchir à ce qu'un regard conscient des contraintes matérielles qui pèsent sur les observatrices du monde social, qu'elles soient écrivaines, militantes ou chercheuses, permet de révéler de certaines pratiques quotidiennes. Les théoriciennes du positionnement défendent, dans le prolongement de l'article de Nancy Hartsock, l'idée d'un privilège épistémique lié aux perspectives minoritaires²⁴. Selon elles, certains aspects du monde, invisibles depuis une position dominante, deviennent visibles depuis la position des dominés. Cela s'explique notamment par le fait que les dominés, dans certains cas, développent une « double vision » : ils apprennent à voir le monde et les rapports sociaux selon la logique propre à leur groupe, c'est-à-dire avec les yeux du dominé, mais aussi, pour survivre, ils n'ont souvent pas d'autre choix que d'apprendre à le voir avec les yeux du dominant. La militante et penseuse bell hooks²⁵, à propos de sa propre enfance de fille noire dans une petite ville du Kentucky, évoque ce dédoublement de perspective et la « manière particulière de voir la réalité » qu'il lui a permis de développer. Dans certains cas, la prise en compte de points de vue minoritaires est ainsi susceptible de produire une compréhension plus complexe des rapports sociaux et d'enrichir les descriptions scientifiques du monde.

¹⁹ Mathilde Roussigné, « Le terrain : une affaire de discipline ? Généalogie d'une pratique et confluences indisciplinares », dans D. Viart et A. James (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, url : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fix18.01/1315>.

²⁰ Jean Rolin, *La Clôture*, POL, 2001 ; Philippe Vasset, *Un livre blanc*, Fayart, 2007 ; Joy Sorman et Éric Lapiere, *L'Inhabitable*, Paris, Pavillon de l'Arseal/Autrement, 2011 ; Annie Ernaux, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014 ; Thomas Clerc, *Intérieur*, Gallimard, 2013.

²¹ Annie Ernaux, *Journal du dehors*, Gallimard, 1993 ; François Bon, *Paysage fer*, Lagrasse, Verdier, 2000 ; François Maspéro et Anaik Franck, *Les Passagers du Roissy-Express*, Seuil, 1990 ; Jane Sautière, *Stations (entre les lignes)*, Verticales, 2015.

²² Nicole Malinconi, *Hôpital silence*, Minuit, 1985 ; Eléonore Mercier, *Je suis complètement battue*, POL, 2010.

²³ Mathilde Roussigné, art. cit.

²⁴ Sandra Harding (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, NY, Routledge, 2003 et S. Harding, *Whose science ? Whose knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1991.

²⁵ bell hooks, *Feminist Theory: from margin to center*, Londres, Pluto Press, 2000[1984], p. vii.

Certains récits littéraires « de terrain » recourent en partie de tels arguments. Ils se manifestent dans des textes à forte dimension réflexive, où la dimension genrée de l'expérience du terrain est régulièrement mise en avant. Les écrivaines, de façon récurrente, insistent sur la conscience qu'elles ont d'être des femmes, et sur le fait que cela transforme le rapport aux personnes qu'elles interrogent et aux espaces qu'elles fréquentent. Olivia Rosenthal élabore ainsi dans un passage de *Viande Froide* un montage de discours tissant propos collectés, stéréotypes sexistes et discours à la première personne, où elle relate son expérience doublement « déplacée », en tant qu'écrivaine et en tant que femme, sur le chantier de ce qui allait devenir le 104, centre culturel parisien érigé sur d'anciennes pompes funèbres.

Les quelques fois où je visite le chantier en compagnie des ouvriers ou des chefs, je sens qu'ils me voient essentiellement comme appartenant à l'autre sexe. Fragile, naïve, faible, incompétente dans le domaine des travaux publics, je suis considérée de ce fait avec bienveillance et une légère condescendance. Les hommes sont en effet là pour expliquer aux femmes les aspects techniques et manuels d'un travail qu'elles ne connaissent pas, les hommes sont en effet là pour empêcher les femmes d'exercer des métiers trop durs pour elles, les hommes sont en effet là pour protéger les femmes.

Au service municipal des Pompes funèbres, j'ai été la première femme issue de concours. Au début, ils m'ont regardée d'un drôle d'œil mais comme pour moi à partir du moment où je travaille les relations sont complètement asexuées ça ne me dérangeait absolument pas.

On aime les femmes

quand elles restent à la place qu'on a prévue pour elles.

Elles sont peu nombreuses, on les remarque tout de suite, elles mettent la tenue réglementaire, botte et casque, c'est pas très féminin comme tenue, on les remarque malgré la tenue, elles ont une démarche moins sûre, elles sont moins sûres les femmes, elles sont moins viriles; elles n'ont pas la poignée de main, c'est un métier faut avoir du charisme, de la force, elles n'ont pas la force, on peut pas être dirigé par une femme, ça marcherait pas, d'ailleurs à la direction y a que des hommes, c'est mieux comme ça²⁶.

Comme Jane Sautière dans *Fragmentation d'un lieu commun*, Olivia Rosenthal revient aussi dans le reportage sonore « Maison d'arrêt Paris-La Santé » sur ce qui signifie être une femme dans l'espace carcéral²⁷. Les autrices interrogent ainsi de façon quasi systématique leur statut de « femme de terrain ». Elles mettent en scène ce que leur genre détermine de l'expérience qu'elles font de ce terrain, la façon dont elles y sont reçues et perçues. C'est également ce à quoi invitent les réflexions des sociologues, anthropologues et géographes qui réfléchissent à ce que les théories féministes font aux pratiques de terrain²⁸. Il ne s'agit donc pas seulement, pour les chercheuses en sciences sociales comme pour les écrivaines, de faire le constat de la permanence d'un partage genré des rôles et des postures, ni même de le dénoncer ou d'en jouer. Il s'agit aussi de penser ce que ce partage, selon qu'on est une femme ou un homme, rend visible de l'objet qu'on a choisi d'observer.

RÉCITS SITUÉS ET QUOTIDIENS PLURIELS

Ce questionnement rejoint, plus largement, celui de nombreux chercheurs en sciences sociales qui réfléchissent à la question de l'écriture et à place du « je » dans leurs travaux. Les artistes qui mènent des enquêtes, mènent des entretiens, observent et recueillent des données s'emparent d'outils et investissent des pratiques qui sont d'abord celles des ethnographes ou des sociologues, avec lesquels ils partagent parfois leurs objets, mais qui n'obéissent pas aux mêmes règles ni ne suivent les mêmes protocoles. On peut adopter différentes positions vis-à-vis de cette concurrence. La première consiste à défendre l'autonomie de la littérature. Cela revient à défendre l'idée que « tout est fiction », du roman au témoignage, et que l'écrivain peut dire ce qu'il veut. Un tel discours contribue à écarter les textes littéraires de la fabrique des savoirs et a sans doute un rôle à jouer dans la marginalisation des études littéraires aujourd'hui. Une autre position est de prendre au sérieux l'ambition des artistes qui prétendent produire des descriptions de certaines réalités historiques passées et présentes. Cela ne signifie pas les croire sur parole, mais tenter d'évaluer ce que leurs livres apportent aux différents domaines de la connaissance et à la réflexion sur la manière dont elle s'élabore. La tâche n'est pas facile, car nous ne disposons pas de critères explicites permettant d'évaluer la démarche d'un artiste. Un article scientifique est relu par les pairs, qui déterminent si le protocole suivi par son auteur suit une méthodologie et un raisonnement rigoureux. Le travail d'un journaliste est vérifié par un *fact-checker*

²⁶ Olivia Rosenthal, *Viande froide : Reportages*, 2008, p. 23.

²⁷ Jane Sautière, *Fragmentation d'un lieu commun*, Verticales, 2003. Olivia Rosenthal, « Maison d'arrêt Paris-La Santé » reportage sonore, en ligne sur le site carcéropolis, 2009, [en ligne], url : <http://www.carcéropolis.fr/Maison-d-arret-Paris-La-Sante#>.

²⁸ Voir notamment : Dorothy E. Smith, « Women's perspective as a radical critique of sociology », dans S. Harding (éd.), *Feminism and Methodology, Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, 1987, p. 84-96 ; Isabelle Clair, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, 2016/3, p. 66-83 et Jo Sharp, « Geography and gender : feminist methodologies in collaboration and in the field », *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 3, 2005.

et contraint par un ensemble de règles déontologiques qui, si elles sont enfreintes, discréditent son auteur. La critique artistique et littéraire, elle, reste dominée par les critères esthétiques et par le jugement de goût.

C'est peut-être une des raisons qui expliquent la dimension réflexive de très nombreux récits littéraires, qui prennent en charge cette évaluation. Ils reviennent sur les conditions de leur élaboration, mettent en scène celui ou celle qui l'énonce, ses recherches et ses tâtonnements. Il ne s'agit pas, ou pas seulement, de valoriser la littérature comme discours d'incertitude, de suspension ou de promotion de la subjectivité. C'est surtout une manière d'essayer de produire une description de la réalité observée plus exigeante, plus nuancée, en développant une critique sur sa pratique d'écriture et en interrogeant les angles morts qui font de sa vision une vision toujours partielle. Ces textes, qui investissent des réflexions menées dans différentes disciplines scientifiques, j'aimerais les envisager comme des récits *situés*, c'est-à-dire qui prennent en compte la position politique, historique et sociale de celles et ceux qui les énoncent, et qui problématisent ce que cette position rend visible autant que ce qu'elle déroberait à leur regard²⁹.

Dans les différents exemples que j'ai cités, la réflexion sur le genre des enquêtrices ne constitue pas qu'un thème du récit. Elle est au cœur de la démarche réflexive qui sous-tend et légitime le processus d'investigation littéraire du réel. En d'autres termes, elle nourrit, même si elle le fait de manière parfois indirecte, une réflexion d'ordre épistémologique concernant ce qu'il est possible ou non de connaître et d'observer d'un « terrain » donné depuis un point de vue déterminé par des conditions matérielles d'existence. C'est en cela que les littératures de terrain rejoignent les réflexions beaucoup plus théoriques menées dans le domaine des épistémologies féministes sur la notion de « positionnement » ou « point de vue » (*standpoint*). Les récits situés investissent un certain nombre d'idées développées dans ces théories, parmi lesquelles figurent le privilège épistémique accordé aux points de vue marginalisés, la valeur accordée à l'expérience, la mise en question permanente de la légitimité à « parler sur » et à « parler pour » ainsi que la critique des savoirs institutionnalisés et de la neutralité scientifique.

Cette manière de se situer, d'interroger de façon critique la position depuis laquelle un discours s'énonce, est au cœur d'une réflexion critique sur la littérature et d'une politique des représentations dont l'œuvre d'Annie Ernaux fait figure d'exemple. Dans un texte publié en 2014 et intitulé *Regarde les lumières mon amour*, l'autrice revient ainsi sur son ambition politique et littéraire, qui consiste à faire de la littérature avec ce qui, habituellement, est relégué hors du domaine du représentable :

Je m'étais demandée pourquoi les supermarchés n'étaient jamais présents dans les romans qui paraissaient, combien de temps il fallait à une réalité nouvelle pour accéder à la dignité littéraire.

Hypothèses, aujourd'hui :

Les supermarchés sont liés à la subsistance, affaire des femmes, et celles-ci en ont été longtemps les utilisatrices principales. Or ce qui relève du champ d'activité plus ou moins spécifique des femmes est traditionnellement invisible, non pris en compte, comme d'ailleurs le travail domestique qu'elles effectuent. Ce qui n'a pas de valeur dans la vie n'en a pas pour la littérature.

Jusqu'aux années 1970, les écrivains, femmes et hommes confondus, étaient majoritairement d'origine bourgeoise et vivaient à Paris où les grandes surfaces n'étaient pas implantées. (Je ne vois pas Alain Robbe-Grillet, Nathalie Sarraute ou Françoise Sagan faisant des courses dans un supermarché, Georges Perec si, mais je me trompe peut-être³⁰.)

Ces analyses méritent assurément d'être discutées, et rapportées à la bibliothèque de l'autrice, qui identifie volontiers la littérature aux œuvres canoniques. Reste que ses remarques, comme le choix, pour « raconter la vie », de décrire l'espace commun de l'hypermarché, permettent de mesurer l'écart qui séparent son projet littéraire de celui d'un Perec. *Espèces d'espaces* et *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* s'ouvraient sur le désir de situer leur auteur, en tant que sujet écrivant pour qui tout commence par la page, ou en définissant les coordonnées spatiales et temporelles de l'écriture. Mais ses coordonnées sociales étaient relativement peu interrogées. Or, qui peut prendre le temps de noter ce qui arrive, d'explorer la géométrie de la page, de regarder les bus passer ? Le texte célèbre de Perec sur l'infra-ordinaire, qui propose d'interroger nos petites cuillères et de parler des trains qui ne déraillent pas, revendique une subversion des hiérarchies et des habitudes qui font que tel objet, telle expérience est jugée digne ou indigne d'accéder à la représentation. Mais là où le discours perccien est structuré par l'opposition entre événement et non-événement, d'ordre phénoménologique, Annie Ernaux renvoie à l'idée, politique et sociale, d'une « distinction » littéraire qui reconduit les dominations liées au genre et à la classe. Elle interroge ainsi le singulier trompeur que peut recouvrir la notion de quotidien, pour souligner les différences entre des quotidiens parfois très dissemblables. S'attacher à décrire certaines tâches (relevant du travail domestique) et certains espaces

²⁹ L'expression « récits situés » renvoie aux travaux de Donna Haraway sur la notion de savoirs situés, et notamment à l'article « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » [1988], dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, Exils éditeur, 2007.

³⁰ Annie Ernaux, *op. cit.*, p. 43.

(comme l'hypermarché) dont elle estime qu'ils sont peu représentés dans l'histoire littéraire revient à interroger les partages de chaque jour que déterminent le genre (homme ou femme), la situation géographique (Paris ou la province), et plus largement les conditions sociales et économiques d'existence des individus, dans une perspective littéraire qu'on peut rapprocher d'une pensée matérialiste.

De quel quotidien (du quotidien de qui) parle-t-on au juste quand on en réfère aux écritures « du quotidien » ? Dire d'une expérience qu'elle est quotidienne, est-ce dire qu'elle est partagée, et dans ce cas par qui ? Mais aussi : qui se trouve, par conséquent, implicitement exclu de ce partage ? Les littératures « du quotidien » sont l'occasion d'interroger une notion souvent utilisée au singulier, au risque d'unifier de façon artificielle des existences concrètes dissemblables, et donc d'en occulter certaines. Elles posent des questions esthétiques qui recoupent des enjeux politiques. C'est précisément l'occultation relative de telles questions qui a pu, me semble-t-il, être reprochée à Leïla Slimani et Marie Darrieusecq³¹. Dans leurs journaux de confinement, le « terrain » se voyait réduit à l'espace domestique, tandis que le délai extrêmement réduit de la publication en ligne faisait passer en un clic le récit du jour dans le domaine public, introduisant dans les journées des uns le récit des journées des autres, exacerbant ce qui les séparait. Or, pour beaucoup de lecteurs et de lectrices, ce que cette expérience de confinement aura contribué à rendre visible, c'est le singulier trompeur que recouvre l'expression « quotidien ». Elle aura révélé des quotidiens juxtaposés et incommensurables : avec ou sans enfants, avec ou sans conjoint, avec ou sans possibilité de travailler à distance, avec ou sans problèmes de santé physique et mentale, avec ou sans jardin, avec ou sans logement, avec ou sans revenus, avec ou sans violence domestique. Ces écarts, leur mise en mots et en lumière, est aussi une affaire d'écrivains : des écrivains qui, depuis plusieurs décennies, s'efforcent de rendre compte d'une variété de quotidiens sans prétendre les unifier. Il ne s'agit donc pas seulement, pour les récits situés, d'observer un « reste » de l'expérience, trop souvent négligé, mais de réfléchir à ce qui fabrique la valeur et fonde la visibilité. Parce que les valeurs sont toujours façonnées par l'idéologie et qu'un observateur ne peut prétendre simplement s'en abstraire, il est utile de revenir sans cesse à ces inévitables angles morts qu'implique toute description du monde. La notion de quotidien, dans les discours des philosophes, des écrivains ou des chercheurs en sciences sociales, peut aussi bien servir à les mettre au jour qu'à les escamoter.

Marie-Jeanne Zenetti, Université Lyon 2
06.58.58.52.57.

Bio-bibliographie :

Maîtresse de conférences à l'Université Lyon 2, Marie-Jeanne Zenetti est spécialiste de littératures contemporaines et d'études sur le genre. Elle a publié de nombreux travaux sur les notions de document et d'archive, sur les rapports entre littérature et sciences sociales et sur les esthétiques documentaires. Principal ouvrage : *Factographies : l'enregistrement littéraire du réel*, Classiques Garnier, 2014.

Résumé en français

Les écritures du quotidien sont tendues entre deux pôles. Le premier correspond aux écritures ordinaires, à la consignation des activités courantes, à la relation scripturaire à soi-même ou à autrui, à des formes mineures et souvent féminines. Le second correspond à une tradition philosophique et artistique largement masculine, où le quotidien, érigé en concept, est associé à un projet esthétique et critique de dévoilement du réel. La tension entre ces deux pôles pose la question du « genre des genres » des écritures du quotidien et de l'intérêt qu'il y a à penser la notion en termes de rapports sociaux de sexe. Cet article revient sur la place du quotidien dans les épistémologies et la critique féministes. Il développe les perspectives offertes par les études sur le genre pour l'analyse des écritures du quotidien, et plus particulièrement des littératures dites « de terrain ». Il s'attache à définir et à rassembler, sous le nom de « récits situés », des projets littéraires soucieux d'intégrer une réflexion sur la position de celui ou de celle qui les énonce, et sur les inévitables déformations de perspective que cette position génère.

³¹ Pour autant, une telle réflexion est loin d'être totalement absente chez ces autrices, notamment chez Marie Darrieusecq, qui note que « Les riches sont favorisés jusque dans le confinement, mètres carrés, accès à la mer... » et qui se demande si « les femmes, comme toujours dans les crises, ne vont pas faire tourner l'essentiel, la maison, la vie... ». Marie Darrieusecq, « Journal de confinement », op. cit. Leïla Slimani de son côté réfléchit, lisant Michèle Perrot au fait que « L'expérience du confinement, de l'enfermement, de l'immobilité fait partie de l'histoire des femmes », Leïla Slimani, op. cit.

Résumé en anglais

Writings of the everyday life are stretched between two poles. The first one corresponds to ordinary writings, the recording of everyday activities, the scriptural relationship to oneself and to others, the minor forms of women's writing. The second pole corresponds to a mostly male-written philosophical and artistic tradition, where the everyday, as a concept, is associated with an aesthetic and critical project of unveiling the real. The tension between these two poles raises the question of the "gender of the genres" of everyday writings and of the point there is in thinking the notion in terms of social gender relations. This article stresses the importance of the everyday in feminist epistemologies and critique, and it develops the perspectives offered by gender studies for the analysis of everyday writings, more particularly of so-called "field literature". It seeks to define and bring together, under the name "situated narratives", literary projects that integrate reflections on the standpoint of the writer and on the inevitable distortions of perspective that this standpoint generates.

Bibliographie

Corpus primaire

- Bon François, *Paysage fer*, Lagrasse, Verdier, 2000.
- Bourdon Christophe, « Mon journal de confinement à moi », sur le site Culture de la RTBF, 20 mars 2020, [en ligne], url : https://www.rtbef.be/culture/dossier/christophe-bourdon/detail_mon-journal-du-confinement-a-moi-christophe-bourdon?id=10463334.
- Clerc Thomas, *Intérieur*, Gallimard, 2013.
- Darrieussecq Marie, « Journal d'une confinée », *Le Point*, le 19 mars 2020, [en ligne], url : https://www.lepoint.fr/culture/marie-darrieussecq-nous-planquons-au-garage-notre-voiture-immatriculee-a-paris-19-03-2020-2367952_3.php.
- Ernaux Annie, *Journal du dehors*, Gallimard, 1993.
- Ernaux Annie, *Regarde les lumières mon amour*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014.
- Jourde Pierre, « Mon journal de confinement », *Bibliobs*, 30 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.nouvelobs.com/les-chroniques-de-pierre-jourde/20200330.OBS26803/mon-journal-de-confinement-par-pierre-jourde.html>.
- Lambron Marc, « La condition du confiné », *Le Journal du dimanche*, 22 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.lejdd.fr/Societe/la-condition-du-confine-le-journal-de-lacademicien-marc-lambron-3957053>
- Malinconic Nicole, *Hôpital silence*, Minuit, 1985.
- Maspéro François et Franck Anaïk, *Les Passagers du Roissy-Express*, Seuil, 1990.
- Mercier Eléonore, *Je suis complètement battue*, POL, 2010.
- Mouawad Wajdi, « Journal de confinement », 16 mars-20 avril, [en ligne au format audio sur la plateforme SoundCloud et sur le site du Théâtre de la Colline], url : <https://www.colline.fr/spectacles/journal-de-confinement-de-wajdi-mouawad>
- Rolin Jean, *La Clôture*, POL, 2001.
- Rosenthal Olivia, « Maison d'arrêt Paris-La Santé » reportage sonore, en ligne sur le site carcéropolis, 2009, [en ligne], url : <http://www.carceropolis.fr/Maison-d-arret-Paris-La-Sante#>.
- Rosenthal Olivia, *Viande froide : Reportages*, 2008.
- Sautière Jane, *Fragmentation d'un lieu commun*, Verticales, 2003.
- Sautière Jane, *Stations (entre les lignes)*, Verticales, 2015.
- Slimani Leïla, « Journal de confinement », *Le Monde*, 18 mars 2020, [en ligne], url : <https://www.lemonde.fr/signataires/leila-slimani/>.
- Sorman Joy et Lapierre Éric, *L'Inhabitable*, Paris, Pavillon de l'Arsenal/Autrement, 2011.
- Vasset Philippe, *Un livre blanc*, Fayart, 2007.

Corpus secondaire

- Certeau Michel de, *L'Invention du quotidien. T.1, « Arts de faire »*, introduction à l'édition de 1990, Paris, Gallimard, 1990.
- Certeau Michel de, Giard Luce, Mayol Pierre, *L'Invention du quotidien T. 2, « Habiter, cuisiner »*, Gallimard, 1980.
- Chartier Roger (dir.), *Les Pratiques de l'écriture ordinaire dans les sociétés de l'Ancien Régime*, Lyon, GRS, 1996.
- Clair Isabelle, « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 213, 2016/3, p. 66-83.

- Fabre Daniel (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL, 1993.
- Giard Luce, « Histoire d'une recherche », dans Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. T.1, « Arts de faire »*, introduction à l'édition de 1990, Paris, Gallimard, 1990.
- Haraway Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » [1988], dans *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences – Fictions – Féminismes*, Paris, Exils éditeur, 2007.
- Harding Sandra (dir.), *The Feminist Standpoint Theory Reader*, NY, Routledge, 2003.
- Harding Sandra, *Whose science ? Whose knowledge ? Thinking from Women's Lives*, Ithaca, NY, Cornell University Press, 1991.
- Hartsock Nancy, « The Feminist Standpoint : Developing the Ground of a Specifically Feminist Historical Materialism », dans S. Harding S. & M.B. Hintikka (dir.), *Discovering Reality. Synthese Library*, vol. 161, Springer, Dordrecht, 1983, p. 283-310.
- hooks bell, *Feminist Theory: from margin to center*, Londres, Pluto Press, 2000[1984], p. vii.
- Lacoue-Labarthe Isabelle et Mouysset Sylvie (dir.), « Ecrire au quotidien », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°35, 2012.
- Lahire Bernard, *La Raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1993.
- Lecacheur Maud, *Postures d'écrivains publics : recueillir la parole d'autrui de Georges Perec à Olivia Rosenthal*, thèse de doctorat, en cours de préparation, sous la direction de Laurent Demanze.
- Lejeune Philippe et Bogaert Catherine, *Un journal à soi, histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003.
- Lipp Carola, « Histoire sociale et Alltagsgeschichte », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 106-107, n°1, 1995, p. 53-66.
- Nadau Thierry, « L'Alltagsgeschichte », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1990, vol. 83, n° 1 : Masculin/féminin-1, p. 64-66.
- Pierson Hélène, « Slimani -Mouawad : le sexisme déconfiné », *Zone critique*, 25 mars 2020, [en ligne], url : <https://zone-critique.com/2020/03/25/slimani-mouawad-sexisme-deconfine/>
- Planté Christine, « Le genre des genres : la romance aux XVIIe et XIXe siècles », dans Mélody Jan-Ré (dir.), *Le genre à l'œuvre. Réceptions. 1*, L'Harmattan, 2012, p. 31-56.
- Planté Christine, « Un roman épistolaire féminin ? Pour une critique de l'imaginaire générique (Constance de Salm, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible*) », dans Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (dir.), *La Tradition des romans de femmes XVIII^e-XIX^e siècles*, Champion, 2012, p. 275-296.
- Roussigné Mathilde, « Le terrain : une affaire de discipline ? Généalogie d'une pratique et confluences interdisciplinaires », dans D. Viart et A. James (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, url : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fix18.01/1315>.
- Sharp Jo, « Geography and gender : feminist methodologies in collaboration and in the field », *Progress in Human Geography*, vol. 29, n° 3, 2005.
- Sheringham Michael, *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes*. Presses Universitaires de France, « Lignes d'art », 2013.
- Smith Dorothy E., « Women's perspective as a radical critique of sociology », dans S. Harding (éd.), *Feminism and Methodology, Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, 1987, p. 84-96.
- Vachaud Pauline, *Écrire la voix des autres : la responsabilité de la forme dans la littérature contemporaine*, thèse de doctorat, sous la direction de Claude Coste, soutenue le 11 juin 2010 à l'Université Grenoble III.
- Viart Dominique et James Alison (dir.), « Littératures de terrain », *Fixxion*, n° 18, juin 2019, [en ligne], url : <http://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/issue/view/28/showToc>.
- Zenetti Marie-Jeanne, « Littérature contemporaine : un « tournant documentaire » ? », dans Alexandre Gefen (dir.), *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*, Amsterdam, Brill-Rodopi, 2020, p. 148-163.

- la liste des noms de personnes que vous souhaitez voir figurer dans l'index : Nancy Hartsock, Annie Ernaux, Henri Lefebvre, Leïla Slimani, Marie Darrieusecq, Olivia Rosenthal, Mathilde Roussigné, Luce Giard, Michael Sheringham, Joy Sorman, Jane Sautière,

- 5 mots-clés : littérature contemporaine, théorie féministe, quotidien, études sur le genre, savoirs situés